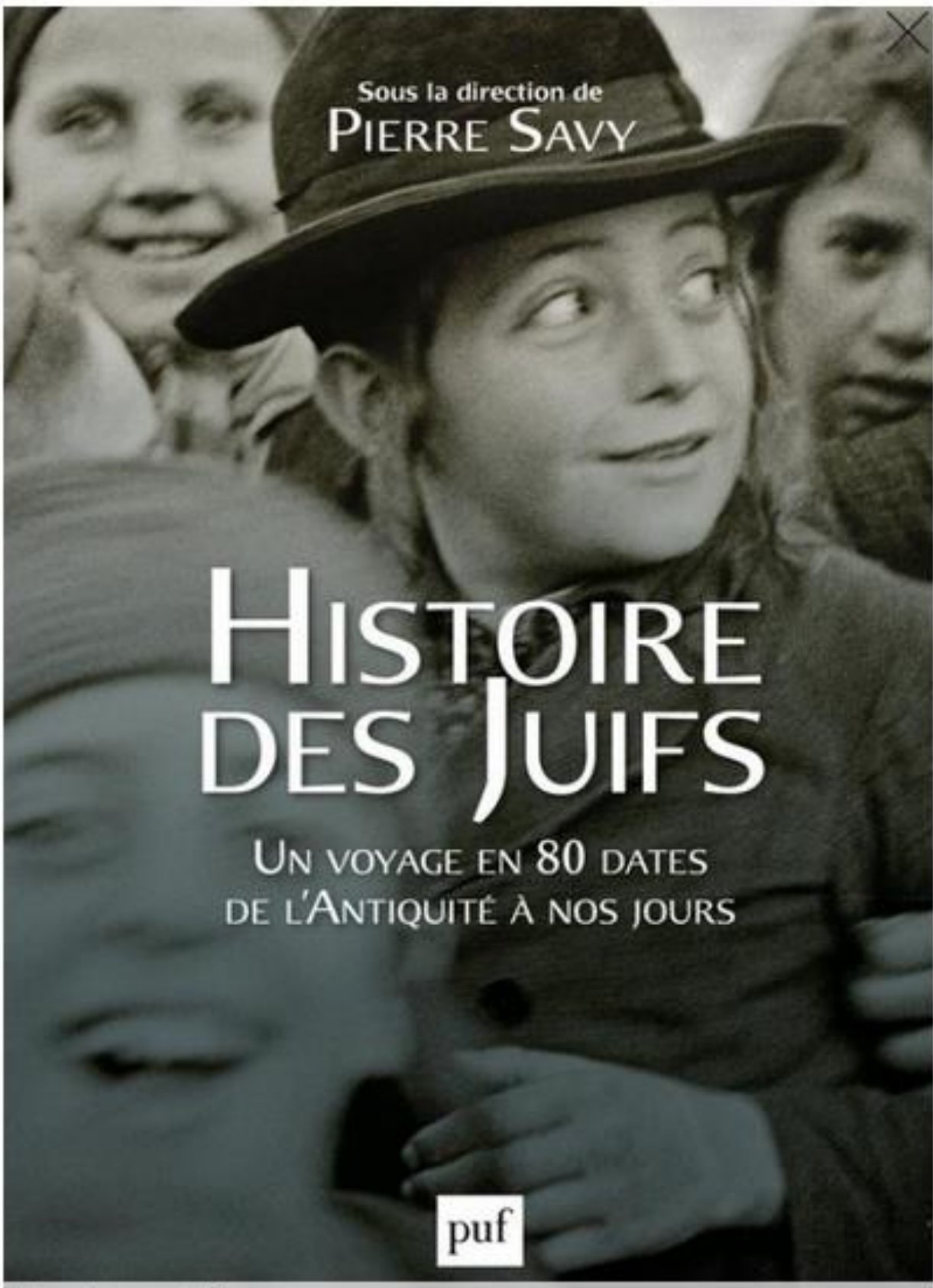




Sous la direction de
PIERRE SAVY

HISTOIRE DES JUIFS

UN VOYAGE EN 80 DATES
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

puf

587 avant notre ère La fin du royaume de Juda

Au début du VI^e siècle, les Babyloniens prennent Jérusalem, mettent fin à la monarchie judéenne, détruisent le Temple et déportent une partie de la population. Cet événement tragique ouvre une période d'un demi-siècle connue comme « l'Exil à Babylone », qui aura de profondes répercussions sur l'histoire subséquente de Juda comme sur la Bible.

L'événement

En 701 avant n.è., Jérusalem, assiégée par les Assyriens, avait finalement été épargnée. Il n'en va pas de même en 587 ou 586 (les historiens hésitent), lorsque c'est au tour des Babyloniens de s'attaquer à la capitale de Juda. Après un long siège, l'armée du roi Nabuchodonosor II pénètre dans Jérusalem et la saccage. Le Temple est incendié, de nombreux bâtiments de la ville sont détruits. Sédécias, roi de Juda, tente de s'enfuir mais est vite rattrapé et conduit devant Nabuchodonosor. On égorge ses fils devant lui : c'est la dernière chose qu'il voit, car on lui crève ensuite les yeux.

Ce jour-là, c'est en réalité le royaume de Juda qui disparaît puisque les Babyloniens décident d'annexer le territoire à leur empire ; ils ne laisseront sur place qu'un gouverneur, chargé d'administrer un pays en bonne partie dévasté. De surcroît, une partie de la population judéenne – en premier lieu la classe dirigeante et l'élite sacerdotale – est déportée en Babylonie.

Le contexte

Comment en est-on arrivé là ? Pour comprendre la situation, il faut replacer les faits dans le contexte géopolitique de l'époque. Un changement majeur s'opère à la toute fin du VI^e s. : l'empire assyrien, qui avait dominé le Proche-Orient durant trois siècles, s'effondre sous les coups des Babyloniens. Aidés par les Mèdes, ces derniers prennent Ninive, la capitale assyrienne, en 612. La victoire définitive a lieu en 609, quand le dernier roi assyrien est vaincu à Harran. Place à l'empire babylonien, donc. Mais il reste à régler le sort du Levant, jusque-là dominé par les Assyriens, et désormais pris en étau entre ce nouveau pouvoir et l'Égypte. Qui raflera la mise ?

La réponse est fournie en 605 à Carchémish, au nord de la Syrie, lors d'une bataille entre les deux puissances qui tourne à l'avantage des Babyloniens ; dans les années qui suivent, les pays levantins se soumettent à ces derniers. Toutefois, les Égyptiens ne renoncent pas et incitent à la révolte. De cette époque à la chute de Jérusalem, l'histoire politique de Juda est marquée par un intense débat entre les partisans d'une soumission à Babylone et ceux qui plaident en faveur d'une rébellion appuyée par l'Égypte. Le livre de Jérémie porte les traces de telles discussions : le prophète éponyme sera lui-même attaqué pour avoir défendu le premier choix.

C'est probablement parce que les Babyloniens sortent affaiblis d'une bataille contre le pharaon, en 601, que le roi Yoyaqim tranche en faveur d'une révolte et cesse de leur verser le tribut. S'ensuivent une campagne répressive et une première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor en 597, sous le règne du nouveau roi, Yoyakîn. Avec une partie de l'élite, dont le prophète Ezéchiel, ce jeune roi est déporté à Babylone et remplacé par son oncle Sédécias : Nabuchodonosor laisse encore une chance à la monarchie judéenne. Mais le même débat interne reprend à Jérusalem et Sédécias se rebelle à son tour, tablant sur un soutien militaire égyptien en cas de nouvelle répression babylonienne. Ce sera une terrible erreur stratégique, conduisant à la catastrophe de 587/6, car l'intervention égyptienne durant le siège de Jérusalem tournera court (Jérémie 37, 5-8).

Traces historiques et archéologiques

Contrairement à la prise de Jérusalem en 597, celle de 587/6 n'est pas documentée dans les documents proche-orientaux. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : les *Chroniques babyloniennes* ne s'étendent pas au-delà de 594. Ce sont des textes bibliques, dans quelques livres prophétiques (surtout Jérémie) et plus encore dans le second livre des Rois, qui constituent nos principales sources sur la prise de Jérusalem et les années qui l'entourent. Or le récit fourni en 2 Rois 24 sur les deux campagnes de Nabuchodonosor à Jérusalem est jugé globalement fiable par les historiens. Non seulement parce que sa description des événements s'inscrit bien dans le cadre des réalités de l'époque, mais aussi parce que plusieurs informations fournies sur 597 ont été corroborées par les *Chroniques babyloniennes*.

De plus, l'archéologie saisit quelques traces des événements. Ainsi, des restes de destructions datés approximativement du début du VI^e s. ont été découverts dans plusieurs parties de Jérusalem, et dans toute une série d'autres sites archéologiques judéens. Le territoire de Benjamin, au nord de la capitale, est toutefois préservé, notamment le site de Tell en-Nasbeh, identifié à Mitspah qui prend le relais de Jérusalem comme centre administratif, selon la Bible (2 Rois 25, 22-23 ; Jérémie 40). Entre cette époque et la période perse, la surface totale occupée par les habitations sur le territoire Juda chute de deux tiers, signe d'un effondrement démographique de même proportion, que l'on peut attribuer aux décès dus à la guerre contre l'armée babylonienne, à la fuite de Judéens en Egypte, peut-être à des famines, et surtout aux déportations en Babylonie.

L'historicité de ces dernières ne fait aucun doute puisque l'on a retrouvé des inscriptions qui font référence à des Judéens vivant au cœur de l'empire dès le début du VI^e s. Dès 591, des tablettes mentionnent ainsi des denrées destinées à Yoyakîn et ses cinq fils, captifs à Babylone. On a également retrouvé d'autres textes provenant notamment d'une ville de la même région, Al Yahudu, « ville de Juda », aussi appelée « ville des Judéens ». Ces documents témoignent, à partir de 572 avant n.è., de la présence de nombreuses personnes aux noms typiquement judéens. Dans quelques cas, ces noms sont même reproduits sur la tranche de la tablette en caractères paléo-hébraïques (l'écriture du royaume de Juda). De fait, l'une des conséquences majeures de la chute de Jérusalem est l'apparition d'une diaspora en Babylonie, dont l'installation se révélera durable.

L'effet de l'Exil se fait sentir jusque sur la langue hébraïque, puisque les linguistes identifient au VI^e s. un tournant consistant à passer d'une langue « classique », attestée dans des textes de l'époque monarchique, à ce qui deviendra « l'hébreu tardif » à l'époque perse, notamment du fait d'un contact intensifié avec l'araméen.

Le trauma dans la mémoire culturelle d'Israël

Nous l'avons vu, la chute de Jérusalem s'inscrit dans un mouvement général d'extension du pouvoir babylonien et de répression des résistances à cet essor. D'autres pays levantins subirent le même sort pour les mêmes raisons. Aux yeux des historiens, toutefois, Juda représente un cas unique dans la mesure où toute une littérature, préservée dans la Bible hébraïque, révèle la manière dont la catastrophe a été vécue et pensée par des Judéens.

La souffrance de la population de Jérusalem a trouvé à s'exprimer dans des poèmes, comme ceux des Lamentations. La nostalgie de Jérusalem, éprouvée par les exilés, se lit dans le Psaume 137 : « Au bord des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurons, nous souvenant de Sion ». Le même texte s'achève par un désir de vengeance à l'encontre des Babyloniens, mais aussi des Edomites, accusés d'avoir applaudi à la ruine de Jérusalem. Ce dernier sentiment se traduit également dans le petit livre d'Abdias, qui promet une revanche aux Judéens, censés reprendre un jour des terres à Edom.

D'autres œuvres littéraires, révisées ou rédigées à partir du VI^e s., vont au-delà de l'émotion et proposent une étiologie de la catastrophe. Ainsi, les livres des Rois, qui retraçaient l'histoire d'Israël et de Juda jusqu'au règne de Josias (fin du VI^e s.), sont révisés afin d'expliquer la chute de Jérusalem comme une punition par le dieu d'Israël (YHWH) en raison de pratiques religieuses jugées illégitimes (adoration d'autres dieux, usage d'autres lieux de culte que le Temple de Jérusalem). Cette logique gouverne en définitive l'ensemble de l'Histoire deutéronomiste, vaste fresque historique allant de l'entrée en terre promise (Josué) à l'exil loin de ce pays (2 Rois), le tout adossé au Deutéronome et à sa théologie. Le livre de Jérémie, lui, reproche au peuple d'avoir rompu l'alliance avec son dieu (Jr 11, 10 ; 31, 32). Celui d'Ezéchiel accuse le roi Sédécias d'avoir rompu l'alliance avec Nabuchodonosor, alors que les serments avaient été jurés devant les dieux respectifs de chaque pays (Ez 17). Le même livre dépeint la « gloire de YHWH » quittant le Temple où s'effectuent des pratiques idolâtres (Ez 8–10).

Le trait le plus marquant de ces réflexions réside dans un retournement théologique. Au Proche-Orient, la défaite d'un peuple était souvent comprise comme l'échec de son dieu national face à celui de l'armée victorieuse. Ainsi, YHWH aurait pu être considéré comme perdant face à Marduk, grand dieu de Babylone. Au contraire, les textes bibliques considèrent que l'Exil a été orchestré par YHWH pour sanctionner son propre peuple. Bien plus, ce dieu sortira « grandi » de cette période dans la pensée religieuse judéenne. Les affirmations monothéistes les plus fortes se rencontrent chez le Deutéro-Isaïe (Isaïe 40–55), rédigé au VI^e s. ; il polémique contre les dieux babyloniens, considérés comme du « néant », tout en proclamant l'unicité de YHWH. Ici comme dans d'autres textes prophétiques, l'étiologie fait place à l'espérance et la conviction que ce dieu, loin d'avoir abandonné son peuple, veut aller de l'avant avec lui. C'est ainsi que la pensée religieuse d'Israël sortira par le haut d'un traumatisme historique considérable, dans un double mouvement d'intégration et de dépassement qui façonnera sa mémoire culturelle et traversera ses textes fondateurs.

Références bibliographiques

- ALSTOLA, Tero, *Judeans in Babylonia. A Study of Deportees in the Sixth and Fifth Centuries BCE*, Leiden, Brill, 2020.
- BEAULIEU, Pierre-Alain, « Judah in the Shadow of Babylon », *Hebrew Bible and Ancient Israel*, vol. 9, 2020, p. 4-19.
- MARX, Alfred, *La Stratégie identitaire de l'Israël antique*, Paris, Garnier, 2019.